

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

MADAME DE VALDAU- NAIE

BERNARD, CHARLES DE

Comédie — 1855

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

DE BARBERIN	184 répliques
MADAME DE VALDAUNAIE	106 répliques
DE GUERLAND	82 répliques
MADAME DE VERNEUIL	59 répliques
HENRIETTE	12 répliques
LANDRY	9 répliques

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I 5

ACTE II 49

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Madame de Verneuil, Landry, domestiques.

(Au lever du rideau, plusieurs domestiques sont occupés à faire des préparatifs dans le salon du fond.)

(À un domestique qui entre avec elle.)

(Le domestique sort. À part.)

(À Landry qui entre.)

MADAME DE VERNEUIL *(aux domestiques)*

Faites placer des arbustes sur l'escalier, et des fleurs dans les salons... On jouera dans cette pièce... Félix, je vous recommande les rafraîchissements... que rien ne manque, vous m'entendez... Le dernier bal du général était d'une magnificence... La préfecture ne doit pas rester en ar-
rière... On ne dira pas, j'espère, que les fonctionnaires de Grenoble ne rivalisent pas de zèle pour le bien public. Eh bien ! Landry, m'apprendrez-vous enfin quel est cet étranger, cet hôte mystérieux qui est venu s'installer si cavalièrement ?

LANDRY

Tout ce que je peux dire à Madame, c'est qu'il est arrivé à six heures du matin par la diligence de Lyon. ¹⁰

MADAME DE VERNEUIL

Je ne devine pas.

LANDRY

Il s'est annoncé comme étant un parent de Madame, et il a demandé un lit.

MADAME DE VERNEUIL

J'ai beau chercher... Il faut pourtant bien que nous sachions quel est ce parent sans façon qui nous honore de sa visite ? ¹⁵

(Landry sort après l'entrée de Barberin.)

LANDRY

Mais, le voici.

SCÈNE II

Madame de Verneuil, Barberin, entrant par la porte latérale, à droite.

MADAME DE VERNEUIL

Monsieur de Rarberin !

BARBERIN

Moi-même, charmante cousine !

²⁰

MADAME DE VERNEUIL

Quelle aimable surprise !

BARBERIN

Je me serais bien gardé, Madame, de traverser la capitale de votre royaume sans venir vous présenter mes hommages.

MADAME DE VERNEUIL

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis enchantée de vous voir...
Mais, que faites-vous ? Qu'êtes-vous devenu depuis votre départ de Pa-
ris ? 25

BARBERIN

Vous ne lisez donc pas le Moniteur ? Il devrait pourtant être le déjeuner officiel de toute la préfecture... Vous y auriez vu que le Comte Horace de Barberin fait aujourd'hui partie de l'armée française.

MADAME DE VERNEUIL

Je ne doute pas que le gouvernement du roi Louis XVIII n'ait été en-
chanté de compter, parmi ses défenseurs, un homme de votre naissance. 30

(AIR Un homme pour faire un tableau.)

BARBERIN

Pour eux j'étais un étranger Qu'ils voyaient avec répugnance ; L'un d'eux voulut bien se charger De faire oublier ma naissance. Il me baptisa de sa main, Avec une obligeance extrême... Mais, grâce au sabre du parrain, J'ai payé les frais du baptême. Ma naissance... aux yeux des of-
ficiers de l'ancienne armée, qui en ce moment abondent à Paris, c'était
une pauvre recommandation. 35

MADAME DE VERNEUIL

Dans quel régiment servez-vous ?

BARBERIN

Le brillant uniforme de la Maison-Rouge m'a tenté... Je suis cheveu-léger... et comme ma compagnie va prendre son service au château, je me rends à mon poste, après avoir terminé une petite affaire qui m'avait appelé à Lyon. 40

MADAME DE VERNEUIL

Et pour nous voir, vous ne craignez pas de faire le double du chemin, en passant par Grenoble... C'est d'une galanterie digne de la maison du roi.

BARBERIN

Je dois vous avouer, ma cousine, que le plaisir de vous voir, bien grand sans doute, ne m'a pas seul déterminé à faire un aussi long détour ; et pour vous dire toute la vérité, c'est la peur qui m'a fait passer par Grenoble. 45

MADAME DE VERNEUIL

La peur... un cheveu-léger ! Expliquez-moi cette énigme.

BARBERIN

Volontiers ! Vous saurez donc qu'hier, à cette heure-ci, au lieu de jouir d'une aimable compagnie, je m'ennuyais fort au milieu de la cour des messageries de Lyon, attendant qu'on eût achevé de charger la voiture par laquelle je devais partir... Figurez-vous ma terreur, lorsque je vis prêt à y monter un couple hibernois ou helvétique, je ne sais lequel ; mais inouï, et créé sans doute pour montrer jusqu'à quel point la peau humaine est susceptible de dilatation. 50
55

MADAME DE VERNEUIL

C'est charmant !

BARBERIN

D'horreur, je me précipitai dans une autre voiture qui allait également partir... Un quart d'heure après, je faisais le voyage de Lyon à Paris, par Grenoble... itinéraire contraire aux plus simples notions géographiques, mais auquel je dois le plaisir de me trouver en ce moment auprès de vous.

MADAME DE VERNEUIL

Vous arrivez à propos, car, ce soir, nous avons un bal.

BARBERIN

C'est la réflexion que j'ai faite en route.

MADAME DE VERNEUIL

Comment avez-vous pu deviner ?

65

BARBERIN

N'est-ce pas aujourd'hui lundi, jour de gala chez tous les préfets du royaume ?

MADAME DE VERNEUIL

Je compte sur vous pour ouvrir le bal.

BARBERIN

Désolé, ma chère cousine... mais je me suis engagé pour le premier quadrille.

70

MADAME DE VERNEUIL

Un engagement... et avec qui ? À moins que ce ne soit en songe que vous l'avez contracté.

BARBERIN

En songe... peut-être... mais c'est égal, il faut être fidèle aux promesses que l'on a faites.

MADAME DE VERNEUIL

Même en rêvant.

75

BARBERIN

Même en rêvant... vous ne connaissez pas la conscience d'un cheveu-léger.

SCÈNE III

Les mêmes, Landry.

LANDRY

Il y a en bas quelqu'un qui demande à parler à Monsieur de Barberin.

BARBERIN

C'est une plaisanterie... qui peut savoir que je suis ici ?

80

LANDRY

Ce monsieur à qui j'ai demandé son nom, m'a dit qu'il s'appelait Monsieur de Guerland.

BARBERIN

Guerland !... Il serait à Grenoble ! Je serai enchanté de le revoir... Voulez-vous bien permettre, ma cousine...

MADAME DE VERNEUIL

Comment donc... faites monter.

85

SCÈNE IV

Barberin, Madame de Verneuil.

BARBERIN

Ce cher Guerland !... J'étais loin de m'attendre à cette rencontre.

MADAME DE VERNEUIL

C'est un de vos amis, vous me le présenterez.

BARBERIN

J'allais vous en demander la permission.

MADAME DE VERNEUIL

Sans doute quelque aimable étourdi de votre genre ?

90

BARBERIN

Guerland, un étourdi !... C'est au contraire un homme grave, sérieux, beaucoup trop peut-être pour son bonheur.

MADAME DE VERNEUIL

Et vous dites qu'il est votre ami ?

BARBERIN

Quoi de plus naturel ?... Tout le monde ne puise-t-il pas du charme dans le contraste ? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'amitié ? Ce qu'il y a 95 de certain, c'est que, différents de caractère et d'opinions, lui sortant de la garde de l'empereur, moi faisant partie de la maison du roi, nous avons été fort liés à Paris... C'est le parrain dont je vous parlais tout à l'heure.

MADAME DE VERNEUIL

Ah ! C'est un militaire !

100

BARBERIN

C'est-à-dire, c'était un militaire ; car malgré tout ce que j'ai fait pour l'engager à reprendre du service, il s'est obstiné.

MADAME DE VERNEUIL

Et quel motif si puissant ?

BARBERIN

Il prétendait qu'on faisait des passe-droits aux anciens militaires... qu'on cherchait à humilier les soldats de Napoléon... Comme il est trop 105 fier pour supporter une injustice, ou pour se plaindre, il s'est retiré.

MADAME DE VERNEUIL

Et j'en fais autant... car j'ai en horreur l'officier à demi-solde... Je suis peu disposée à écouter une élégie sur la Grande Armée.

BARBERIN

Rassurez-vous... Quoique soldat de l'usurpateur, Guerland est d'une bonne et ancienne famille, et de plus possesseur d'une brillante fortune... C'est un homme bien élevé, qui garde ses convictions pour lui-même.... Il a trop d'usage du monde pour parler politique à une jeune et jolie femme, et pour faire de l'opposition dans le salon d'un préfet. 110

SCÈNE V

Les mêmes ; Guerland.

LANDRY (*annonçant*)

Monsieur de Guerland. 115

(À Madame de Verneuil.)

(Guerland salue.)

BARBERIN (*allant à lui*)

Cher ami ! Madame, j'ai l'honneur de vous présenter Monsieur de Guerland, officier supérieur de cavalerie.

MADAME DE VERNEUIL

Soyez convaincu, Monsieur, qu'un ami de Monsieur de Barberin sera toujours reçu avec plaisir par mon mari et par moi.

GUERLAND

J'étais loin de m'attendre, Madame, à l'honneur de vous être présenté... j'espère que vous voudrez bien excuser. 120

MADAME DE VERNEUIL

C'est moi, au contraire, qui suis charmée...

BARBERIN

Mais comment avez-vous su que j'étais à Grenoble ?... Je croyais avoir gardé le plus sévère incognito.

GUERLAND

Rien de plus simple... Hier, fort tard, lorsque arrivait la diligence de Lyon...

125

BARBERIN

Vous voulez dire ce matin...

GUERLAND

Ce matin, soit... comme je traversais la grande rue, près des messageries, il m'a semblé, à la lueur d'un réverbère, vous reconnaître lorsque vous descendiez de voiture.

130

BARBERIN

Comment ! C'était vous qui rôdiez autour de la diligence, enveloppé dans un grand manteau... Eh bien ! Mon cher ami, vous pouvez vous flatter d'avoir causé une frayeur mortelle...

MADAME DE VERNEUIL

À vous ?

BARBERIN

Non, pas à moi ; mais à une jeune dame qui arrivait par la même voiture ; elle s'est enfuie à votre approche, sans prendre le temps d'achever une phrase d'adieu qu'elle m'adressait... J'avais déjà bâti, sur ce sujet, un roman où je faisais jouer un rôle superbe de mari jaloux, ou d'amant trompé. 135

GUERLAND

Vous en serez pour vos frais d'imagination. 140

MADAME DE VERNEUIL

C'est dommage.

GUERLAND

Enfin, pour achever de répondre à votre question, ce matin, en me rappelant que votre famille est alliée à celle de Madame de Verneuil, j'ai pensé...

MADAME DE VERNEUIL

Qu'il venait nous faire une visite ? Détrompez-vous... Nous ne devons le plaisir de le voir qu'à la frayeur que lui ont inspirée deux voyageurs monstres, qui devaient être ses compagnons de route... C'est une histoire qu'il vous racontera... J'espère, Monsieur, que vous passerez le reste de la journée avec nous ? 145

GUERLAND

Madame... 150

MADAME DE VERNEUIL

On danse ce soir à la préfecture, et quoique mon invitation soit un peu tardive...

GUERLAND

Veillez m'excuser, Madame... J'aime peu le monde... D'ailleurs, je ne danse jamais.

BARBERIN

Belle raison ! Qui danse dans un bal ?

155

(Elle salue, et sort par le fond.)

MADAME DE VERNEUIL

J'espère, Monsieur, que l'éloquence de votre ami triomphera de votre résistance.

SCÈNE VI

Guerland, Barberin.

BARBERIN

Triompher de votre résistance... Je vous connais trop, mon cher Guerland, pour tenter ce miracle.

160

GUERLAND

Vous savez que quand j'ai pris une résolution...

BARBERIN

Elle est inébranlable, n'eût-elle pas le sens commun... Dieu sait tout ce que ce caractère absolu et inflexible vous a déjà attiré de sottises et de méchantes querelles !

GUERLAND

C'est mon affaire.

165

BARBERIN

C'est encore à lui, sans doute, que vous êtes redevable de ce malheureux duel qui, il y a deux ans, fit tant de bruit à Montpellier ?

GUERLAND

Vous savez ?

BARBERIN

Un de mes parents, Alphonse de Borel, était l'ami intime du jeune Darneville, votre adversaire... Il fut son témoin, et le reçut mourant dans ses bras... Il m'a raconté souvent les détails de cette triste rencontre ; mais sans vouloir jamais m'en expliquer la cause.

170

GUERLAND

Permettez-moi d'imiter sa réserve... Mais vous ne m'avez point encore fait part de cette aventure dont parlai tout à l'heure Madame de Verneuil, et qui a paru la divertir si fort.

175

BARBERIN

À d'autres, mon cher... C'est une fable que je lui ai habilement tournée, pour qu'elle ne soupçonne pas.

GUERLAND

Quoi donc ?

BARBERIN

Vous le savez, je suis discret... Et puis, il est des choses que l'on ne confie pas à une femme.

180

GUERLAND

Sans doute... mais à un ami...

BARBERIN

C'est bien différent... Vous saurez tout... Or donc, hier soir, à Lyon... J'allais monter en assez triste compagnie dans la diligence de Paris, lorsque je vis s'asseoir, seule, dans le coupé de celle de Grenoble, une jeune femme dont je crus reconnaître les traits... Je m'approchai, et je vis que je ne m'étais pas trompé. C'était elle, mon ami... Un ange qu'il suffît d'avoir vue une fois, pour désirer la voir toute la vie. Elle est veuve et s'appelle Madame de Valdaunaie. Un hasard heureux me l'avait fait apercevoir une fois, une seule fois à Lyon, il y a un mois... Depuis ce moment, tous mes efforts, toutes mes démarches pour parvenir jusqu'à elle avaient été inutiles... Le mystère même dont elle semblait s'environner, avait doublé mon désir de la revoir, et avait fait naître dans mon coeur une passion à laquelle le ministre de la guerre coupa court, en me rappelant à Paris... Je partais... Jugez de mon bonheur quand je la retrouve au moment où je la croyais perdue pour toujours.

185

190

195

GUERLAND

Et le désir de voyager avec cette aimable personne...

BARBERIN

Me fera faire cent lieues de plus ; mais avouez que c'était le cas d'imiter
La Fontaine, et de prendre le plus long.

GUERLAND

Et vous êtes venu de Lyon à Grenoble, seul, avec cette jeune dame ?

BARBERIN

Seul !... Elle avait son domestique dans la rotonde.

200

GUERLAND

Oh ! Tout était parfaitement en règle.

BARBERIN

Pas de mauvaises pensées... Madame de Valdaunaie est une de ces
femmes qui imposent le respect ; et de mon côté, je suis de tournure as-
sez dégourdie pour me permettre quelquefois la vertu, sans compro-
mettre ma réputation.

205

GUERLAND

Enfin...

BARBERIN

Enfin, j'ai renouvelé connaissance avec une femme charmante, pleine
d'esprit, de distinction, de sensibilité...

GUERLAND

Quel enthousiasme !

BARBERIN

Une chose, la rend encore plus attrayante que toutes ses grâces... Cette 210
femme a dans le coeur un secret sinistre que j'ai pressenti sans pouvoir
le deviner... Elle a dû éprouver, avant l'époque où je l'ai connue,
quelque impression terrible, dont la vibration dure encore. Au milieu
d'un accès de gaieté, j'ai vu ses yeux se troublant tout à coup comme
s'ils eussent aperçu quelque vision effrayante... J'ai voulu savoir la 215
cause de ses émotions inexplicables... Elle ne m'a rien répondu... Je me
suis perdu dans de vaines suppositions... Mais je pénétrerai ce secret
qui accroît encore l'intérêt qu'elle m'inspire... Sa beauté avait séduit
mon esprit, sa mélancolie a pénétré mon coeur... Sans doute parce que
je suis moi-même l'homme de France le moins mélancolique. Effet du 220
contraste. Eh bien ! Que pensez-vous de ce roman ?

GUERLAND

Le premier chapitre promet... Je suis curieux de savoir comment vous
arriverez au second.

BARBERIN

Rien de plus simple... Est-ce que vous me verriez ici, affrontant les dé-
lices d'un bal de province, si je n'avais pas mon but ?... Je danse ce soir 225
avec elle, à la préfecture.

GUERLAND

Ce soir ?

BARBERIN

Silence... Pas un mot de tout cela... Voici Madame de Verneuil.

SCÈNE VII

Les mêmes ; Madame de Verneuil.

MADAME DE VERNEUIL

Eh bien, mon cher cousin, avez-vous été plus heureux que moi ?

230

BARBERIN

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir.

GUERLAND

L'invitation de Madame la Comtesse est trop flatteuse pour que je ne m'empresse pas...

BARBERIN

Ah !

MADAME DE VERNEUIL *(à Barberin)*

J'avais raison de compter sur vous.

235

BARBERIN

Si j'ai été persuasif, par ma foi, c'est bien sans m'en douter... Enchanté que vous soyez des nôtres... Mais-vous n'êtes pas, je pense, non plus que moi, dans l'usage d'aller au bal en redingote... Un bal de préfecture !... Il est temps de songer à notre toilette.

LANDRY *(annonçant)*

Madame de Valdaunaie.

240

MADAME DE VERNEUIL

Madame de Valdaunaie... ici !

(À Guerland.)

(Il sort par la porte à droite.)

BARBERIN *(à part)*

La première au bal... Chapitre deux. Je n'ai pas un instant à perdre... Je me sauve... Je ne veux pas faire peur aux dames de Grenoble.

(À Barberin.)

(Il sort du même côté.)

GUERLAND *(à Madame de Verneuil)*

Madame, j'ai l'honneur... Je vous suis, Barberin.

(À Landry.)

MADAME DE VERNEUIL *(seule)*

Il n'est vraiment pas mal pour un vieux grognard... Je peux bien me re-
lâcher un peu de la sévérité de mes principes, en faveur de sa bonne 245
mine... D'ailleurs, ne nous est-il pas recommandé de faire des prosé-
lytes... Mais faites donc entrer Madame de Valdaunaie... Une jolie
femme de plus à mon bal, et un ami que je n'avais pas vu depuis long-
temps ; c'est d'un bon augure pour ma soirée. 250

SCÈNE VIII

Madame de Valdaunaie, Madame de Verneuil.

MADAME DE VERNEUIL

Comment, c'est vous, chère Valérie... Que je suis contente de vous voir !
Depuis quand à Grenoble ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Depuis cette nuit seulement ; et ma première visite est pour vous.

MADAME DE VERNEUIL

On n'est pas plus aimable.

255

MADAME DE VALDAUNAIE

Je savais que vous receviez ce soir, et je me suis arrangée de façon à arriver la première.

MADAME DE VERNEUIL

Vous avez bien fait... Une maîtresse de maison n'appartient, ni à elle, ni à ses amis... Mais, en vérité, Valérie, c'est une agréable surprise que vous me faites : car depuis longtemps, vous m'avez bien négligée. Rester²⁶⁰ deux ans sans m'écrire, sans me donner de vos nouvelles, c'est mal... Je vous aurais cru toujours à Montpellier, si Madame de Sacy ne m'avait appris qu'après la mort de votre mari, vous vous étiez retirée à la campagne chez une de vos tantes.

MADAME DE VALDAUNAIE

Il est vrai : et j'aurais voulu y fixer mon séjour ; mais des circonstances²⁶⁵ impérieuses m'ont forcée, il y a un an, d'aller à Marseille.

MADAME DE VERNEUIL

C'est, dit-on, une ville charmante.

MADAME DE VALDAUNAIE

J'y suis restée trop peu pour en juger.

MADAME DE VERNEUIL

Je ne vous savais pas possédée du démon des voyages... Et où avez-vous porté ensuite votre humeur vagabonde ?

270

MADAME DE VALDAUNAIE

Je suis allée à Lyon, où j'ai passé une partie de l'hiver.

MADAME DE VERNEUIL

Vous avez dû y rencontrer plusieurs de vos amies ?

MADAME DE VALDAUNAIE

J'y vivais fort retirée.

MADAME DE VERNEUIL

Valérie, vous êtes une énigme pour moi. Autrefois vous aimiez le monde, le plaisir... On citait votre gaieté... Aujourd'hui, un morne abattement, un découragement inexplicable sont toujours peints sur vos traits... Ce changement, qui afflige tous ceux qui vous connaissent, ne peut être attribué à la mort de votre mari, beaucoup plus âgé que vous... D'ailleurs, je sais que votre mélancolie est d'une date plus récente... Ordinairement les jeunes veuves commencent par le désespoir, pour finir par la résignation... Il paraît que vous avez pris le veuvage à rebours.

275

280

MADAME DE VALDAUNAIE

Hortense.

MADAME DE VERNEUIL

Je n'ai pas tout dit... Vous entourez toutes vos démarches d'un voile impénétrable, comme si vous aviez quelque danger à redouter... Vous fuyez de ville en ville, comme une proscrire. Votre vie tout entière n'est qu'un mystère... Et quand une amie vous demande la cause de votre tristesse, vous gardez le silence. 285

MADAME DE VALDAUNAIE

Croyez...

MADAME DE VERNEUIL

À votre âge, devez-vous renoncer à tout le bonheur que vous offre encore l'avenir ?... Vous êtes jeune, riche, jolie... Chacun recherche votre amitié... Il n'est pas un homme qui ne s'estimât fier de fixer votre choix, et d'obtenir votre amour. 290

MADAME DE VALDAUNAIE

Mon amour !

MADAME DE VERNEUIL

Qu'a donc ce mot qui vous effraie ? Vous voilà tremblante... Vous pâlissez... Qu'avez-vous ? 295

MADAME DE VALDAUNAIE

Rien, je vous jure... Votre amitié pour moi vous fait exagérer les choses... Je ne suis pas aussi ennemie du plaisir que vous voulez bien le

dire... Et la preuve, c'est que sans avoir attendu même votre invitation... presque en descendant de voiture, je me suis faite aussi belle que j'ai pu, pour venir à votre soirée.

300

MADAME DE VERNEUIL

C'est vrai... Amendez-vous... Je ne demande qu'à vous pardonner ; et tout est oublié, si vous me promettez de danser ce soir.

MADAME DE VALDAUNAIE

C'est mon projet.

MADAME DE VERNEUIL

Je vous demanderai une contredanse en faveur d'un de mes parents, qui sera, je n'en doute pas, charmé de vous être présenté... Mais je l'entends... Il plaidera lui-même sa cause.

305

SCÈNE IX

Les mêmes ; Barberin.

MADAME DE VERNEUIL

Ma chère Valérie, je vous présente...

(À Madame de Valdaunaie.)

BARBERIN

Vous pouvez, ma cousine, vous dispenser d'achever la phrase de rigueur... Ma charmante compagne de voyage me permettra-t-elle ?...

310

(À Barberin.)

(À Madame de Valdaunaie.)

MADAME DE VERNEUIL

Comment, vous avez voyagé ensemble ? Décidément, vous avez bien fait de changer votre itinéraire : deux monstres de moins, une jolie femme de plus, il n'y avait pas à hésiter. Puisqu'il en est ainsi, je ne vous ferai pas l'énumération...

BARBERIN

De mes qualités ?... C'est parfaitement inutile : j'en ai trop peu pour ne pas les montrer dès le premier jour. 315

MADAME DE VERNEUIL

Mais qui vous dit qu'il soit question de votre mérite ?

BARBERIN

Vous voulez parler de mes défauts... Cela est également superflu... J'ai trop de franchise pour rien dissimuler ; et vingt-quatre heures que j'ai eu le bonheur de passer près de madame, ont suffi, j'en suis sûr, pour me montrer à elle tel que je suis. 320

LANDRY *(entrant par le fond)*

Je viens prévenir madame que plusieurs personnes entrent au salon.

(Elle se lève et va au-devant des invités.)

MADAME DE VERNEUIL

Vous permettez...

BARBERIN *(à Madame de Valdaunaie)*

J'espère, Madame, que vous vous rappellerez la promesse...

MADAME DE VERNEUIL *(rentrant et amenant une dame)*

Ma chère Valérie, je vous présente...

325

(Elle va causer avec elle un peu dans le fond.)

MADAME DE VALDAUNAIE

Que vois-je ! Madame de Sacy...

(Il passe du côté du théâtre opposé à celui où reste Madame de Valdaunaie, et se trouve en face de Guerland, qui est entré par le fond.)

BARBERIN *(à part)*

Quel ennui qu'un salon... Parlez-moi d'un coupé... Là, du moins j'avais le monopole de la conversation.

SCÈNE X

Les mêmes ; Guerland ; Choeur.

BARBERIN *(à Guerland)*

Ah ! Vous voilà!... Le roman marche... Venez, je veux vous montrer l'héroïne... Vous me direz si j'ai bon goût.

330

GUERLAND

Mon ami, voulez-vous suivre un bon conseil... Ne cherchez pas davantage à plaire à cette femme.

BARBERIN

Vous l'aimez ?

GUERLAND

Je n'ai rien dit de semblable.

335

BARBERIN

Mais alors, expliquez-moi...

GUERLAND

Rien... Mon conseil est absolu... Mais, croyez-moi... Cette passion serait un malheur pour vous.

BARBERIN

Vous m'intriguez furieusement... J'avais déjà pressenti un mystère, et vous en faites une énigme... Quel est donc ce secret plein d'horreur ?...
Cet ange est-elle un vampire ? Tue-t-elle ses amants ?... Y a-t-il danger
de mort à l'adorer ?

340

GUERLAND

Oui.

(Pendant ces dernières répliques, Madame de Verneuil a organisé plusieurs jeux dans le fond. - La contredanse se fait entendre ; plusieurs cavaliers, prennent la main des dames et passent au salon. Guerland se perd dans un groupe.)

BARBERIN

Vous comprendrez, mon ami, qu'il ne manquait à mon aventure que votre lugubre prédiction, pour m'y engager davantage... Grâce à vous, la voilà tout à fait poétisée. 345

(- Musique. - Il s'avance vers Madame de Valdaunaie, qui est assise sur la causeuse, et passe à sa gauche, où il reste debout devant elle.)

BARBERIN

Du danger ! Du mystère ! De l'amour ! Salut à tous trois... La garde royale est là ! Madame, permettez-moi de vous rappeler que vous avez bien voulu me promettre une contredanse.

MADAME DE VALDAUNAIE

Je vous attendais. 350

BARBERIN

Tenez-vous beaucoup à danser ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Au bal, c'est assez l'usage.

BARBERIN

Si vous saviez combien je hais ce bal, et tous ces gens qui se croient le droit de vous entourer de leurs hommages ! Il me semble qu'ils s'emparent d'un bien qui ne devrait appartenir qu'à moi. 355

MADAME DE VALDAUNAIE

Vous êtes égoïste.

BARBERIN

Égoïste à deux, c'est mon rêve... Hier, tous ces indifférents n'étaient pas là pour me gâter mon bonheur... Hier, ce jour si longtemps désiré ne s'effacera jamais de ma mémoire... Mais vous, sans doute, vous l'avez déjà oublié.

360

MADAME DE VALDAUNAIE

Je serais ingrate d'oublier les soins et les attentions dont vous n'avez cessé de m'entourer.

BARBERIN

Des remerciements !... Qu'ai-je fait, Madame ? Que ne s'est-il présenté quelque occasion de vous prouver mon dévouement... Mais non... Un bonheur désespérant... Une route superbe... Un conducteur exact... Des chevaux galopant toujours... et pas la plus petite catastrophe.

365

MADAME DE VALDAUNAIE

On n'est pas plus malheureux !

BARBERIN

Car enfin, si j'avais eu le bonheur d'être blessé... tué pour vous...

MADAME DE VALDAUNAIE

Tué pour moi !

(On entend la musique qui joue dans le salon.)

BARBERIN *(à part)*

Encore ce tressaillement que je remarquais hier... Cette émotion sans cause n'est pas naturelle.

370

MADAME DE VALDAUNAIE

Le quadrille est commencé.

BARBERIN

On est si bien ici... Notre isolement au milieu de cette foule, ne vous rappelle-t-il pas notre douce intimité d'hier ?... Cette causeuse ressemble à notre coupé... seulement, je n'ose plus m'asseoir ; et cependant j'aurais tant de choses à vous dire.

375

MADAME DE VALDAUNAIE

Il me semblait pourtant que pendant notre voyage nous avions épuisé tous les sujets de conversation.

BARBERIN

Il en est un sur lequel j'ai dû, quoi qu'il en ait coûté à mon coeur, m'imposer une réserve complète.

380

MADAME DE VALDAUNAIE *(faisant un mouvement pour se lever)*

Monsieur !

BARBERIN

Restez, Madame, je vous en prie. J'attendrai encore... Je garderai mon secret, jusqu'à ce qu'il me soit permis de penser que je puis vous le révéler sans vous déplaire. Je me tairai, dans la crainte qu'un regard sé-

vère ne vienne détruire toutes mes espérances, comme je vois ces fleurs
qui s'effeuillent sous vos doigts. 385

*(Pendant ce temps, Guerland, qui depuis quelque temps les a observés,
s'avance insensiblement jusqu'à eux.)*

MADAME DE VALDAUNAIE

Oui, ces roses sont l'emblème de nos espérances, de nos illusions, de
notre vie... Le matin, elles fleurissent, et le soir...

SCÈNE XI

Les mêmes ; Guerland.

(Madame de Valdaunaie se lève, le regarde avec effroi, et retombe évanouie.)

GUERLAND

Le soir ; elles meurent.

390

(Il court à la porte du salon.)

(On accourt précipitamment de toutes parts.)

BARBERIN

Elle pâlit... Elle se trouve mal... Du secours !...

SCÈNE XII

Les mêmes ; Madame de Verneuil ; Choeur.

MADAME DE VERNEUIL *(entrant)*

Qu'est-ce donc ?

BARBERIN

Madame de Valdaunaie sans connaissance.

(AIR nouveau.)

MADAME DE VERNEUIL

Grand Dieu ! Quelle terreur mortelle ! Combien elle semble souffrir. Elle pâlit, elle chancelle, Hâtons-nous de la secourir. Vite, qu'on appelle un médecin. ³⁹⁵

BARBERIN

Elle semble respirer plus librement.

(À une des dames.)

(Madame de Verneuil et une autre dame emmènent Madame de Valdaunaie dans la chambre à gauche : tout le monde rentre au salon, excepté Barberin et Guerland.)

MADAME DE VERNEUIL

Tout ce monde, ces lumières... Hâtons-nous de la transporter dans mon appartement... Soyez sans inquiétude, mesdames... Retournez au salon... Que le bal continue, je veillerai sur elle. ⁴⁰⁰

SCÈNE XIII

Guerland, Barberin.

BARBERIN *(après un silence)*

Parbleu ! Il faut avouer que vous avez des choses charmantes à dire aux femmes pour les amuser... Il est possible que l'à-propos que vous avez lancé tout à l'heure soit très spirituel ; mais je vous avoue que je ne l'ai pas compris ; et j'ai quelques raisons de croire que Madame de Valdaunaie n'en a pas non plus saisi toute la portée. 405

GUERLAND

Peut-être.

BARBERIN

Quel air sombre !... On dirait Talma dans Othello !... Je suis sûr à présent que c'est votre physionomie lugubre plus encore que vos paroles, qui aura fait évanouir Madame de Valdaunaie. 410

GUERLAND

Écoutez-moi... Vous m'avez raconté il y a quelques instants un roman... Je vais vous dire, à mon tour, une histoire.

BARBERIN

Je vous écoute.

GUERLAND

Vous êtes sur le point de devenir amoureux. 415

BARBERIN

C'est fait, je le suis corps et âme... Cet évanouissement m'a achevé... J'ai toujours adoré les femmes nerveuses.

GUERLAND

Il s'agit aussi d'amour dans mon récit.

BARBERIN

Tant mieux, cela sera plus intéressant.

GUERLAND

Il y a deux ans, un de mes amis que je nommerai Rodolphe, officier
comme moi, comme moi blessé à Waterloo, froissé dans ses opinions et
dans ses sympathies, mécontent... Nous l'étions tous alors, vint, après
avoir quitté le service, fixer sa résidence dans une ville du Midi. Il y vé-
cut d'abord fort retiré, peu soucieux d'importuner les autres de son hu-
mour morose... Mais peu à peu l'exemple de ses amis le tira de sa soli-
tude. On lui prouva que secouer l'ennui vaut mieux que s'en laisser dé-
vorer.

BARBERIN

Ses amis étaient des gens sensés.

GUERLAND

Il fit donc comme les autres ; afin d'arrêter les progrès de son marasme,
il le mena au bal. Il dansa, il chanta, il rit... Quoique brigand de la Loire,
il fut bien accueilli dans les salons où il s'était fait présenter... Il obtint
même des succès... mais une puissance fatale vint tout à coup dominer
son existence.

BARBERIN

L'histoire se complique.

GUERLAND

Dans ces salons où l'avait jeté l'ennui, une femme s'offrit à lui, jeune et belle, armée de toutes les séductions d'un esprit ardent ; forte de toute l'autorité que donne un coeur froid... Il aima cette femme comme il croyait impossible d'aimer, comme un fou... mais ce mot est encore faible. 435

BARBERIN

Votre ami ne débutait pas d'une manière logique. 440

GUERLAND

Cette passion insensée énerva son esprit en courbant sa tête. Ne pouvant se faire accepter pour amant, il consentit à se donner pour esclave. Il ne se mit pas seulement à deux genoux, il se prosterna ; en un mot, il fut pitoyable et ridicule... Un militaire en quenouille.

BARBERIN

Permettez... Je ne partage pas votre courroux contre ce Rodolphe. 445
Quant à ces petites bassesses qui vous font monter le sang au visage...
Moi qui vous parle, j'ai fait le portrait d'un chat... J'ai enseigné la musique à deux perroquets... J'ai marché à quatre pattes, comme Henri IV, en portant sur mon dos les deux chérubins d'un ange adoré ; deux abominables enfants qui abusaient de leur position et prenaient mes cheveux pour une bride... Mais, pardon... Je vous interromps... 450

(Mouvement de Barberin.)

GUERLAND

Après six mois d'une cour avilissante, Rodolphe, qui jusqu'alors s'était flatté de toucher à force de persévérance et d'amour le coeur de celle qu'il adorait, Rodolphe, qui avait pris pour un encouragement cette stérile amabilité qui prouve au contraire l'indifférence de l'âme... Rodolphe connut l'affreuse torture de la jalousie... Cette femme, dont la sévérité le désespérait depuis si longtemps, et dont le monde exaltait la vertu... Cette femme, qui l'avait dédaigné, recevait chez elle, en secret, un jeune homme, un étranger, un inconnu, qui, sans doute, par cette discrétion qu'impose l'amour favorisé, entourait toutes ses démarches du plus profond mystère et déguisait jusqu'à son véritable nom. Rodolphe douta d'abord de son malheur... Puis le doute lui parut plus affreux que le malheur même, et il voulut que son sort se décidât... Une nuit, au sortir d'un bal où il venait d'essuyer de nouveaux dédains, des domestiques gagnés lui livrèrent accès... Quelle fut sa fureur lorsqu'il reconnut qu'on ne l'avait pas trompé, lorsqu'il aperçut son rival près de cette femme, seul avec elle au milieu de la nuit ! Vous comprenez que la provocation la plus outrageante interrompit le bonheur de ce fat ; le lendemain un duel eut lieu, et Rodolphe fut vengé... Ce jeune homme, c'était Darneville, car tel était le nom qu'il avait pris ; ce même Darneville, dont Borrel fut le témoin et dont vous me parliez tout à l'heure. Ce Rodolphe, c'est moi ; cette femme, vous la devinez ?

BARBERIN

Parfaitement.

(AIR : De voire bonté généreuse.)

(Bis.)

GUERLAND

Ma tendresse en haine est changée, Désormais ma main sans pitié, Des chaînes dont elle est chargée, Lui fera porter la moitié. Oui, je veux qu'elle les partage, Je veux qu'implacable à son tour, Ma vengeance efface l'outrage Qu'à ses pieds souffrit mon amour. Madame de Valdau-naie fut mourante pendant deux mois de la mort de cet homme... Quelque temps après elle alla habiter Marseille; je la suivis à Marseille. Elle se sauva à Lyon ; j'allai à Lyon. Aujourd'hui elle vient à Grenoble, vous me voyez à Grenoble. Une fatalité implacable m'attache à elle... Où elle ira, j'irai, où elle vivra, je vivrai... Ma persécution égalera l'horreur que je lui inspire. Le sentiment que j'éprouve aujourd'hui, je ne puis l'exprimer... Je l'adore et je la hais; je donnerais une moitié de ma vie pour qu'elle fût à moi, et l'autre moitié pour qu'elle fût un homme pendant vingt-quatre heures... Je la tuerais, voyez-vous, comme j'ai tué son amant.

BARBERIN

Maintenant, la morale de tout ceci ?

GUERLAND

Barberin, vous êtes brave, chacun le sait; vous pouvez vous montrer raisonnable, sans qu'on impute cette prudence à faiblesse... Vous n'aimez pas cette femme... Le hasard vous a jeté sur son chemin, un caprice vous y retient : n'y restez pas plus longtemps, croyez-moi, passez outre, mon ami ; vous trouverez assez de femmes pour vous aimer : fuyez celle-ci. J'ai juré qu'elle n'appartiendrait jamais à personne, et vous passeriez sur mon corps pour arriver à elle, ou je vous tuerais comme j'ai tué Darneville. Ma destinée est de détruire ses amants. Un noble métier que j'ai pris là, n'est-il pas vrai ?

BARBERIN

Que diable, mon cher, après tout elle a bien le droit de ne pas vous aimer ; il fallait lui plaire, et non perdre la tête. À quoi sert une épée dans ces sortes d'affaires ?... Vous avez commencé avec elle par un manque d'habileté, et vous continuez par une cruauté inouïe... Votre conduite n'est qu'un long assassinat... un coup de poignard serait plus généreux. 500

GUERLAND

Pas de commentaires sur ma conduite; que décidez-vous ?

BARBERIN

Vous faites un appel à ma raison... J'ai le malheur de ne jamais en avoir impromptu. 505

GUERLAND

Vous renoncez à elle, et vous partez demain pour Paris, ou l'un de nous...

BARBERIN

Silence !... On sort de sa chambre... C'est Madame de Verneuil... Nous allons avoir de ses nouvelles.

SCÈNE XIV

Les mêmes ; Madame de Verneuil.

510

BARBERIN

Eh bien ! Madame de Valdaunaie ?

MADAME DE VERNEUIL

Elle va mieux, beaucoup mieux.

BARBERIN

Dieu soit loué.

MADAME DE VERNEUIL

Cet évanouissement n'aura aucune suite fâcheuse. Ainsi, mon cher cousin, vous pouvez quitter cet air inquiet qui ne vous va pas le moins du monde. 515

BARBERIN

Ma cousine...

MADAME DE VERNEUIL

Ce n'est point un reproche, au contraire, l'intérêt que vous portez à votre charmante compagne de voyage est un sentiment bien naturel. Vous n'avez, à mon avis, qu'un seul tort, c'est de retenir ici, pour confident de vos inquiétudes, Monsieur, qui n'a sans doute pas les mêmes raisons pour s'alarmer ; aussi me permettrez-vous de disposer de son bras pour passer au salon. 520

(Bas, à Barberin.)

GUERLAND

Madame, je suis à vos ordres... Je reviendrai tout à l'heure.

BARBERIN

Il suffit. 525

(Elle sort avec Guerland par le fond.)

MADAME DE VERNEUIL

Nous vous laissons à vos cruelles angoisses.

SCÈNE XV

BARBERIN *(seul)*

L'aventure se complique d'une manière fort peu amusante... Je n'ai pas trois partis à prendre... Il faut aller en avant ou revenir sur mes pas... En avant, je trouve un duel à mort avec Guerland ; je le tue, ou il me tue. Alternative fort désagréable !... Mais si je recule, ne pensera-t-il pas que c'est faiblesse ? M'est-il permis de lâcher pied devant un fou ?... Pas de ⁵³⁰ moyen terme cependant, il faut sabrer ce pauvre diable, ou plier bagage, à la honte des cheveu-légers. Jolie perspective ! Mais je ne me trompe pas... C'est elle !... Comme elle est pâle ! Quelle contenance morne et abattue !

535

SCÈNE XVI

Barberin ; Madame de Valdaunaie, sortant de l'appartement à droite, suivie d'un domestique.

(Apercevant Barberin.)

MADAME DE VALDAUNAIE *(au domestique)*

Faites demander ma voiture, je vous prie. Monsieur de Barberin.

(À part.)

BARBERIN

Vous me voyez tremblant, j'étais si inquiet. Cet air de souffrance la rend encore plus ravissante.

540

MADAME DE VALDAUNAIE

Je suis mieux, vous le voyez ; mais j'ai hâte de me retirer.

BARBERIN

Ne me fuyez pas ainsi.

(Elle va pour sortir.)

MADAME DE VALDAUNAIE

Monsieur...

(Haut.)

BARBERIN *(à part)*

Il faudrait être plus ou moins qu'un homme pour ne pas chercher à la consoler. Mon parti est pris... Advienne que pourra. Un mot encore, de grâce... Pourquoi tremblez-vous ainsi près de moi ? Si quelque danger vous menaçait, croyez-vous que je n'aie ni la volonté, ni la force de vous protéger?... Et si un homme était assez audacieux pour vous poursuivre d'un amour insensé?...

545

MADAME DE VALDAUNAIE

Quoi ! Monsieur, vous savez ?

550

BARBERIN

Je sais tout ; la torture qu'on vous a fait subir a duré trop longtemps ; je vous en délivrerai, Madame.

MADAME DE VALDAUNAIE

Vous ?

BARBERIN

Je ne réclame que le droit de vous défendre ; vous me renverrez quand je ne vous serai plus utile. Pour prix de mon dévouement, je n'exigerai pas votre amour ; je sais qu'un coeur comme le vôtre ne se donne qu'une fois, et reste fidèle... même à un souvenir. 555

MADAME DE VALDAUNAIE

Un souvenir ?...

BARBERIN

Pardonnez-moi de vous avoir attristée ; mais il fallait bien vous dire que je ne voulais pas faire succéder la persécution à la tyrannie. 560

MADAME DE VALDAUNAIE

Je ne vous dois aucun compte de ma conduite... mais je sens qu'il me serait trop cruel de renoncer à votre estime... Sans doute, on m'a peinte à vos yeux comme une femme légère ; je vous le jure, je ne suis, point coupable.

BARBERIN *(à part)*

Elle ne l'aimait pas. 565

(AIR de Téniers.)

MADAME DE VALDAUNAIE

Ce secret, l'honneur me l'impose, Jamais je ne le trahirai ; Et, quoiqu'à l'outrage il m'expose, Jusqu'à la mort je me tairai. Honte et mépris, cruelle offense, Mon coeur saura tout supporter ; Car j'aime mieux les souffrir en silence, Que d'y répondre, et de les mériter. Ne cherchez point à en savoir davantage... Il est un secret que je dois garder toujours...

570

BARBERIN

Je vous crois ; mais acceptez l'appui que je vous offre. Vous le savez, autrefois les victimes de quelque odieuse entreprise se mettaient sous la sauvegarde d'une épée... Voulez-vous la mienne, Madame ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Encore du sang ! Non, jamais. Ma résolution est prise, je fuirai de nouveau...

575

BARBERIN

Vous partez ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Cette nuit même.

BARBERIN

Permettez que je vous accompagne... que je vous suive.

MADAME DE VALDAUNAIE

Cela ne se peut pas.

580

BARBERIN

De loin, de bien loin ; qu'au moins je veille sur vous : c'est en vain que vous essaieriez de me le défendre.

MADAME DE VALDAUNAIE

Laissez-moi.

BARBERIN

Hier, j'aurais pu obéir à cet ordre cruel ; je vous croyais heureuse... Mais quand je vous vois tremblante, menacée...

585

MADAME DE VALDAUNAIE

Adieu, adieu ; nous ne devons plus nous voir.

BARBERIN

Ne plus vous voir ! c'est impossible... cela ne sera pas... Jusqu'ici Guerland a su découvrir vos traces ; croyez-vous donc, Madame, que l'amour soit moins persévérant que la vengeance ? Quoi que vous fassiez, je saurai le nom de la ville où vous allez. Ainsi, dites-le-moi, je vous en conjure.

590

MADAME DE VALDAUNAIE

Au nom du ciel...

BARBERIN

Me traiterez-vous comme votre persécuteur, moi qui donnerais ma vie pour avoir le droit d'essuyer vos larmes ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Rien ne peut donc vous détacher d'une femme malheureuse ?

595

BARBERIN

Eh bien! madame?... On vient... c'est Madame de Verneuil... Guerland la suit... Fiez-vous à ma prudence.

SCÈNE XVII

Les mêmes ; Madame de Verneuil, Guerland ; Choeur.

(Musique.)

MADAME DE VERNEUIL

Que viens-je d'apprendre ? Déjà nous quitter ! Cela n'est pas prudent.

GUERLAND *(à Barberin)*

Qu'avez-vous décidé ?

600

LANDRY

La voiture de Madame de Valdaunaie.

(Il offre le bras à Madame de Valdaunaie.)

BARBERIN (*à Guerland*)

Je suis à vous dans l'instant... Madame veut-elle me permettre ?

GUERLAND (*à part*)

Est-ce une bravade ?

BARBERIN (*bas, à Madame de Valdaunaie qu'il reconduit*)

Un mot, je vous en supplie, ce mot, vous alliez me le dire tout à l'heure... la ville ?

605

MADAME DE VALDAUNAIE

Toulon.

GUERLAND (*à Barberin qui revient près de lui*)

Eh bien !

BARBERIN

Je pars demain pour Paris... avec vous, si cela peu vous être agréable.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Barberin, debout près de la fenêtre, Madame de Valdaunaie, assise auprès de la table.

610

BARBERIN

Une foule d'embarcations sillonnent déjà la rade... Tiendrez-vous enfin aujourd'hui votre promesse ? Il y a si longtemps que je rêve une promenade en mer avec vous.

MADAME DE VALDAUNAIE

Une autre fois. Excusez-moi pour aujourd'hui.

BARBERIN

Encore un refus... Comme hier, comme demain.

615

MADAME DE VALDAUNAIE

Non, demain, je vous le promets... D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Si je refuse de sortir, je vous permets de rester... La solitude près de moi est-elle donc trop pénible ?

BARBERIN

Je suis près de vous, je devrais bénir mon sort... Mais vous, ne sortir jamais, même le soir ! Vous condamner à l'emprisonnement le plus rigoureux dans cette maison où je suis seul admis. 620

MADAME DE VALDAUNAIE

Soyez indulgent pour ma faiblesse... Quand vous m'avez dévoué votre amitié, vous espériez, sans doute, trouver en moi une femme plus aimable que je ne puis l'être... Pardonnez-moi votre mécompte. Je voudrais ne pas trop vous déplaire cependant, et retrouver mon ancienne gaieté. Il me semble parfois qu'elle renaît près de vous, si enjoué, si bon ; mais pour tuer le sourire sur mes lèvres et la joie dans mon cœur, il suffit d'un souvenir. Et quand il me frappe là, je ne vous vois plus, Horace, je ne vous entends plus : je deviens insensible à tout ce qui n'est pas cette torture que je traîne depuis deux ans... Alors j'ai peur. 630

(Il s'assied auprès de Madame de Valdaunaie.)

(Il se lève.)

BARBERIN

Voyons, parlons raison... C'est original, n'est-ce pas, de m'entendre prêcher la raison ? Depuis trois mois que vous avez quitté Grenoble pour aller en Italie, et que vous êtes venue de Gênes à Toulon dans le plus grand secret, pouvez-vous croire que ce fou de Guerland n'ait pas perdu vos traces, et renoncé à son absurde poursuite ? Une imprudence de ma part aurait pu seule le mettre sur la voie ; et malgré la réputation d'étourderie qu'on veut me faire, j'ai mis dans ma conduite une discrétion qui m'étonne moi-même. Pour détruire les soupçons de votre persécuteur, je l'ai accompagné à Paris. Là, pendant un mois entier, je me suis attaché à lui comme son ombre. Je lui ai prodigué les témoignages de l'amitié la plus vive. J'ai partagé son appartement et sa table ; j'ai 640

monté ses chevaux ; je lui ai emprunté de l'argent. J'ai fait plus; et ici mon héroïsme égale ma politique... J'ai simulé une passion soudaine pour une Anglaise d'un âge presque respectable. En ce moment, du boulevard de Gand à la Madeleine, je suis atteint et convaincu de m'être laissé enlever par cette aimable insulaire, ce qui me couvre de ridicule...⁶⁴⁵
Ainsi, vous le voyez, Guerland vous croit en Italie, et me croit en Écosse. Comment voulez-vous qu'il devine que ces deux lignes se sont rejointes à Toulon ; que depuis deux mois je suis près de vous ; que je vous vois tous les jours : heureux chaque soir, lorsqu'il faut me retirer, de la certitude de vous revoir le lendemain; plus heureux encore de l'espoir prochain de ne plus vous quitter, même pour un jour ?⁶⁵⁰

MADAME DE VALDAUNAIE

Unir votre sort au mien ! Y avez-vous sérieusement réfléchi ?

BARBERIN

Plus sérieusement que je n'ai jamais fait.

MADAME DE VALDAUNAIE

Malgré la tristesse invincible qui domine mon caractère ?⁶⁵⁵

BARBERIN

J'adore la mélancolie.

MADAME DE VALDAUNAIE

Malgré le danger qu'il peut y avoir à m'aimer ?

BARBERIN

Je ne vous dirai pas : Je suis Français... Le mot est vieux... Mais ne comprenez-vous pas le charme suprême qu'ajoute à une passion, la pensée d'un péril à braver ?

660

MADAME DE VALDAUNAIE *(se levant)*

Horace, vous qui sous des dehors légers cachez une âme si noble et si fière, vous voulez m'épouser; et pourtant les paroles de cet homme vous ont donné le droit de me soupçonner. Vous pouvez croire qu'avant de vous connaître, une passion coupable m'a fait trahir mes devoirs. Je suis innocente cependant, je vous le jure... Je vous le jure par la mémoire de ma mère, et vous ne savez pas ce qu'il y a de sacré et de fatal dans ce serment... Mais jusqu'ici vous n'avez eu pour garantie de mon innocence que ma parole.

BARBERIN

Vous ai-je jamais interrogée, Valérie ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Jamais ; et je ne puis vous dire combien votre confiance a touché mon coeur... Poursuivie, calomniée, il est si doux de trouver un ami assez généreux pour croire à votre honneur sans en demander la preuve... Si ce triste secret n'intéressait que moi, vous le sauriez déjà... Mais vous ne le connaîtrez jamais ; pas même quand vous serez mon époux.

BARBERIN

Je vous aime ; c'est vous dire que je crois en vous. Chassez toutes ces pensées pénibles, ne parlons plus du passé ; mais du présent. Voyons, voulez-vous être tout à fait aimable ? Accordez-moi ma demande. La

soirée est si belle, la brise si douce... Et j'aurais tant de bonheur à vous conduire ! Permettez-moi de sonner.

MADAME DE VALDAUNAIE

Vous le voulez donc absolument ?

680

BARBERIN

Je ne veux rien... Je prie.

(Barberin sonne.)

(Elle sort par la droite.)

MADAME DE VALDAUNAIE

Et vous priez si bien, que je n'ai pas le courage de vous refuser davantage. Attendez-moi là, je vais prendre un châle.

BARBERIN

Et un voile... N'oubliez pas un voile. Songez que nous sommes voués au mystère.

685

SCÈNE II

Barberin ; Henriette, entrant par le fond.

BARBERIN

Henriette, descendez sur le port, et louez un canot, ou plutôt, amenez-moi un batelier.

(Allant vers la fenêtre.)

HENRIETTE

Monsieur veut-il que je parle à ce marinier qui se tient depuis quelques jours à l'angle du débarcadère, presque en face de la maison ? Vous pouvez le voir d'ici. 690

(Henriette sort.)

BARBERIN

Oui : amenez votre protégé... Ah ! Puisque vous sortez, faites-moi le plaisir de passer chez moi... S'il m'est arrivé des lettres, vous me les apporterez.

SCÈNE III

BARBERIN *(seul)*

Il est impossible que Borel ne m'ait pas répondu sur-le-champ, et que je ne reçoive pas sa lettre aujourd'hui. Dans une circonstance de cette nature, il aura dû comprendre les graves conséquences du moindre retard. Il a été témoin du duel dont Guerland m'a parlé. Il était l'ami, et sans doute le confident du jeune Darneville. Il doit savoir la vérité ; et sa réponse décidera mon sort. Tout à l'heure, en parlant à Valérie, j'ai exprimé des sentiments fort chevaleresques. Certes je ne suis pas assez mal élevé pour faire subir à une femme un interrogatoire, et pour lui demander compte du passé... Mais si le savoir vivre me commande la discrétion, l'amour véritable que j'ai pour elle, ne me permet pas de conserver un doute injurieux pour son honneur. 705

SCÈNE IV

Barberin, Henriette, Guerland, enveloppé d'un manteau qui lui cache la moitié de la figure.

HENRIETTE

Monsieur, voilà le batelier.

(À Guerland.)

BARBERIN *(assis auprès de la table, à part, en le regardant)*

Drapé jusqu'aux yeux ! Une vraie tournure de conspirateur. Eh bien !
Seigneur gondolier, la mer est-elle bonne ? Peut-on, sans imprudence, 710
traverser la rade ?

GUERLAND

Est-ce que vous avez peur ?

(À part.)

BARBERIN

Oui ; mais ce n'est pas pour moi... Il est sans façon, le marin !

GUERLAND

Je comprends... Roméo craint pour Juliette.

BARBERIN

Depuis quand les bateliers lisent-ils Shakespeare ?

715

GUERLAND *(se découvrant)*

Depuis que les chevau-légers se cachent.

BARBERIN *(allant à lui et le reconnaissant)*

Guerland !

HENRIETTE *(à part)*

Que se disent-ils donc ?

BARBERIN

Vous, ici !... Qu'y venez-vous faire ?

GUERLAND

Mon épée vous l'apprendra.

720

BARBERIN

Sortez : votre présence dans cette maison...

GUERLAND

Vous voulez dire : Sortons.

BARBERIN

Point de fanfaronnade... Venez, venez, vous dis-je.

HENRIETTE *(à part)*

Mon Dieu ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

SCÈNE V

Madame de Valdaunaie, Henriette.

725

(À Henriette.)

MADAME DE VALDAUNAIE

Je vous ai fait attendre. Eh bien ! Où est Monsieur de Barberin ?

HENRIETTE

Ah ! Madame... Il se passe d'étranges choses.

MADAME DE VALDAUNAIE

Qu'est-ce donc ?

HENRIETTE

Monsieur de Barberin vient de sortir avec le batelier que j'avais amené... Ils avaient l'air en colère tous les deux.

730

MADAME DE VALDAUNAIE

Où sont-ils ?

HENRIETTE *(à la fenêtre)*

Les voilà qui traversent le port... Là-bas... Cet homme en manteau brun... Tenez, il se retourne.

MADAME DE VALDAUNAIE

Ah !

HENRIETTE

Qu'avez-vous, Madame ?

735

MADAME DE VALDAUNAIE

Cours après eux, Henriette ; ne les perds pas de vue un instant.

HENRIETTE

Vous laisser ainsi !

MADAME DE VALDAUNAIE

Cours, te dis-je, et ne quitte pas cet étranger sans savoir où il loge... Va, je le veux.

(Elle sort.)

HENRIETTE

J'obéis, Madame...

740

SCÈNE VI

(AIR nouveau de M. Hormille.)

MADAME DE VALDAUNAIE *(seule)*

Lui ! toujours lui ! ni le temps ni l'absence N'ont fait entrer la pitié dans son coeur ; Comme autrefois il vient, de sa vengeance, Sur ce que j'aime, assouvir la fureur !... Si, sous le fer de sa main sanguinaire, Un autre encor aujourd'hui doit périr, Dieu ! que j'implore, exaucez ma prière, Sauvez Horace, et laissez-moi mourir. Guerland ! C'est lui ! Et

745

avec lui, la mort. Ah ! Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée !
Deux mois de bonheur, c'était trop ; il faut les payer maintenant...

SCÈNE VII

Madame de Valdaunaie ; Barberin, entrant en chantant.

MADAME DE VALDAUNAIE *(se jetant entre ses bras)*

Horace !

BARBERIN *(à part)*

Elle sait tout.

750

MADAME DE VALDAUNAIE

M'aimez-vous ?... Dites : m'aimez-vous ?

BARBERIN

Si je vous aime, chère Valérie ! Quelle preuve vous faut-il de ma tendresse ? Voulez-vous ma vie ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Oui, votre vie, je la veux... Elle est à moi : vous me l'avez dit tant de fois, elle est mon bien. Jurez-moi, sur votre honneur, que vous n'en disposez pas.

755

BARBERIN

Pensez-vous que j'aie envie de me tuer ?... Le suicide est fait pour les pauvres diables qui sont souffrants, difformes ou misérables ; grâce au ciel ! Je ne suis ni l'un ni l'autre.

MADAME DE VALDAUNAIE

N'espérez pas me tromper par cette gaieté affectée... Il est ici.

760

BARBERIN

Toujours cette crainte.

MADAME DE VALDAUNAIE

Je l'ai vu, et qu'avais-je besoin de le voir ?... Croyez-vous que la terreur n'ait pas un instinct aussi subtil, aussi infaillible que celui de l'amour ? Quand il doit venir, avant que mes yeux ne l'aient aperçu, avant que mon oreille n'ait reconnu son pas, un frisson au coeur me dit : C'est lui !
Et jamais cette voix ne m'a trompée.

765

HENRIETTE (*entrant et s'approchant de Madame de Valdaunaie, à voix basse*)

Hôtel du Lion d'or, sur la petite place, à cinquante pas d'ici.

(*Henriette sort.*)

MADAME DE VALDAUNAIE

C'est bon... Laissez-nous. Eh bien ! Vous n'essayez plus de m'abuser ?

BARBERIN

Pourquoi mentirais-je !... Oui, il est ici ; mais est-ce une raison de pâlir et de trembler ? Ne suis-je pas près de vous ? D'ailleurs pourquoi toujours nous occuper de lui ? Le hasard seul l'a amené à Toulon ; il ne sait pas même que vous y êtes... Il est venu...

770

MADAME DE VALDAUNAIE

Il est venu pour vous tuer... Regardez-moi en face... Dites-moi si vous n'êtes pas convenus de vous battre ?

BARBERIN

Quel enfantillage ! Ne sommes-nous pas amis ?

775

MADAME DE VALDAUNAIE

Horace, s'il vous tue, j'en mourrai. Voulez-vous que je meure ?... Si je vous dis : N'allez pas à ce duel, partons ce soir pour l'Italie, pour l'Espagne, pour... n'importe quel pays, où il ne puisse nous retrouver... Si je vous dis cela, mon Horace, m'obéirez-vous ?

BARBERIN

Ferais-je une action qui m'attirerait votre mépris ?

780

(Haut.)

MADAME DE VALDAUNAIE *(à part)*

J'ai donc deviné. Il est possible que je m'alarme à tort ; mais enfin vous ne refuserez pas sans doute de me rassurer. Jurez-moi de rester ici jusqu'à demain.

BARBERIN

Qu'est-il besoin de serment ? Doutez-vous du bonheur que j'aurai à être votre prisonnier ?... Pourquoi faut-il que je le doive à la peur ?

785

(Elle se prépare à sortir.)

MADAME DE VALDAUNAIE *(à part)*

Ainsi, ce n'est que demain qu'il se bat.

BARBERIN

Vous sortez ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Oui, Monsieur.

BARBERIN

Où donc allez-vous ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Vous avez vos secrets, j'ai les miens, ne m'interrogez pas !

790

BARBERIN

Vous reviendrez bientôt ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Oui, bientôt... Vous m'attendrez sans sortir. J'ai votre parole... Songez qu'y manquer, ce serait renoncer à moi.

(Madame de Valdaunaie sort par le fond et ferme la porte en dehors.)

BARBERIN

Si je ne vous inspire pas de confiance, enfermez-moi.

SCÈNE VIII

(AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.)

(On ouvre.)

BARBERIN *(seul)*

La veille de mon mariage, Me battre en duel, c'est trop fort ! Sans qu'on⁷⁹⁵
accuse mon courage, J'ai droit de maudire le sort ; Avec moi vraiment il
a tort. Dans une occasion pareille, N'eût-il pas été plus humain
D'envoyer le bonheur la veille. Et le duel le lendemain ? Elle m'enferme,
ma foi ! Et à double tour ! Je ne m'attendais pas à être pris au mot.
Pauvre Valérie ! Un rien l'effraie, un rien la rassure... La voilà tranquille,⁸⁰⁰
parce que, au risque de la compromettre, je passe la nuit ici ; et demain
elle me rendra la liberté, sans se douter qu'une heure après !... J'ai eu
quelques affaires dans ma vie; mais aucune qui m'ait fait éprouver une
émotion aussi désagréable. Elle rentre déjà.

SCENE IX

Barberin ; Henriette, apportant des bougies et une lettre.

805

BARBERIN

C'est vous, Henriette ?

HENRIETTE

Je vous apporte de la lumière, et une lettre que j'avais oublié de vous remettre.

(Henriette pose les bougies sur la table, et sort.)

(On frappe à la porte du fond ; elle s'ouvre. Guerland paraît suivi de deux officiers. Barberin a refermé la lettre, et l'a mise dans sa poche.)

BARBERIN

Une lettre... Donnez... Strasbourg !... C'est de Borel... Ma main hésite malgré moi ; je ferais mieux de ne pas ouvrir cette lettre qui peut-être
va confirmer les paroles de Guerland, et me dire encore qu'avant de me
connaître, Valérie en a aimé un autre. Si je suis tué demain, qu'au
moins, en mourant, j'emporte la pensée que celle pour laquelle je me
bats, fut toujours pure et sans reproche. Brûlons cette lettre ; pourtant,
c'est une faiblesse ! Un homme ne doit pas plus reculer devant la vérité
que devant le fer de l'ennemi ! Lisons : « Mon cher Barberin, votre
lettre m'a causé une impression bien pénible, en me rappelant le déplo-
rable duel qui me priva, il y a deux ans, d'un de mes meilleurs amis.
J'avais juré de garder le plus profond silence sur ce fatal événement, et
malgré mon amitié pour vous, je vous refuserais les renseignements que
vous me demandez, s'il ne s'agissait pas de votre sort, et du bonheur de
votre vie. Vous êtes, me dites-vous, sur le point d'épouser Madame de
Valdaunaie. Ce mot me dicte mon devoir. Je crois, sans manquer à mon
serment, pouvoir vous révéler un secret qui intéresse la famille dans la-
quelle vous allez entrer... Apprenez que Madame de Valdaunaie... »

SCÈNE X

Barberin, Guerland ; deux officiers en redingote bourgeoise.

BARBERIN *(à Guerland)*

Comment, encore vous !... Vous avez donc juré de me pousser à bout ?

GUERLAND

Je suis désolé de vous déranger ; mais j'ai à vous parler.

BARBERIN

Et moi, je n'ai rien à entendre de vous. Les conditions de notre duel sont arrêtées. Demain, à huit heures du matin, je serai à vos ordres... Jusque-⁸³⁰ là toute discussion est superflue, et votre présence dans cette maison est d'une inconvenance...

GUERLAND

J'ai amené avec moi ces deux messieurs.

BARBERIN

Parbleu ! Je vois bien ces messieurs ; ce sont d'excellents officiers que j'estime fort, et en toute autre circonstance, je serais charmé de les recevoir ; mais, en ce moment, ils me permettront de leur dire que leur visite me semble aussi déplacée que la vôtre.⁸³⁵

GUERLAND

Du calme.

BARBERIN

Du calme !... Je voudrais vous voir à ma place... En un mot, que me voulez-vous?

⁸⁴⁰

GUERLAND

Je viens...

BARBERIN

Avez-vous peur que je ne manque au rendez-vous ? Vous devriez savoir pourtant que je vais sur le terrain d'assez bonne grâce. Une rencontre arrangée est une dette sacrée. Or, j'ai l'habitude de payer mes dettes ; et

vous me traitez comme si j'étais un débiteur insolvable. Sur mon âme, à
vous trois, vous me faites l'effet d'un garde du commerce accompagné
de ses deux recors... Pardieu ! Messieurs, dans ce cas, j'invoque le béné-
fice de la loi ; le soleil est couché, faites-moi l'amitié de l'imiter et de me
laisser tranquille.

GUERLAND

Au lieu de vous emporter, voulez-vous m'écouter un seul instant ?

850

BARBERIN

Eh ! Ne sais-je pas ce que vous allez me dire ? Vous venez me renouve-
ler la proposition que vous m'avez faite d'aller nous battre sous quelque
réverbère. Ce serait fort pittoresque assurément, mais j'ai la vue basse,
et j'aime le grand jour... Je tiens à mes habitudes.

GUERLAND

Quand vous aurez tout dit, je commencerai.

855

(À part.)

BARBERIN

Parlez donc, au nom du ciel ! Il y a une heure que je vous écoute. Valé-
rie qui peut rentrer à chaque instant.

GUERLAND

Je suis venu ici dans une intention toute différente de celle que vous me
supposez. Depuis notre entrevue j'ai réfléchi sur ce qui s'était passé, et
j'ai reconnu que j'avais eu tort.

860

BARBERIN

En vérité ?

GUERLAND

Dans l'altercation qui s'est élevée entre nous, les provocations viennent de moi... comme elles n'ont rien eu d'offensant et qui ne puisse se réparer, j'espère qu'il me suffira de les rétracter, pour terminer ceci d'une manière toute pacifique. J'ai acquis malheureusement le droit d'adresser⁸⁶⁵ des excuses à un adversaire, sans que ma conduite puisse être mal interprétée.

BARBERIN

Comment ! Ce sont des excuses ?

GUERLAND

Les plus formelles et les plus complètes. J'ai amené ces messieurs afin de donner à cette réparation toute la publicité désirable. Je vous le répète, je reconnais que j'ai eu tous les torts, et je vous prie de les oublier... Êtes-vous satisfait ?⁸⁷⁰

(Les officiers font un signe négatif.)

BARBERIN

Parbleu ! Mon cher ami, avec vous on marche toujours de surprise en surprise. Celle-ci, du reste, n'a rien de désagréable pour moi. Je ne tiens nullement à me couper la gorge avec vous ; je m'y résignais uniquement pour vous faire plaisir. Puisque vous avez changé d'avis, n'en parlons plus, à moins que ces messieurs ne pensent autrement.⁸⁷⁵

(En ce moment, Madame de Valdaunaie entr'ouvre la porte à gauche.)

BARBERIN (*offrant sa main à Guerland*)

Dans ce cas, tout est oublié.

MADAME DE VALDAUNAIE (*à part*)

Il est sauvé !

BARBERIN

Maintenant que nous sommes d'accord, vous me permettrez, Messieurs,
de ne pas vous retenir plus longtemps. ⁸⁸⁰

GUERLAND

C'est un congé positif... Nous vous laissons.

(Guerland et les deux officiers saluent et sortent. - Barberin les reconduit.)

BARBERIN (*le prenant à part*)

Très bien, mon cher Guerland, voilà une conduite de galant homme...
En toute occasion comptez sur mon amitié... Au revoir, Messieurs.

SCÈNE XI

Madame de Valdaunaie, puis Barberin.

885

(Elle va s'asseoir à gauche du théâtre.)

MADAME DE VALDAUNAIE

Il vivra !... Mon Dieu ! Soutenez mon courage !...

(Il aperçoit Madame de Valdaunaie.)

BARBERIN *(à part)*

Maintenant, Valérie peut rentrer... Eh quoi ! Vous étiez là ?

MADAME DE VALDAUNAIE *(assise et montrant la porte à droite)*

Là !

BARBERIN

Et vous avez entendu ?...

MADAME DE VALDAUNAIE

J'ai tout entendu.

890

BARBERIN

Eh bien ! Quelle que soit l'émotion qu'ait dû vous causer la vue de Guerland, je suis content que vous ayez été témoin de cette scène. Me croirez-vous maintenant quand je vous jurerai que vous n'avez plus rien à redouter de lui ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Je vous croirai.

895

BARBERIN

Ne vous avais-je pas dit qu'il reconnaîtrait à la fin l'extravagance de sa conduite ? Vous l'avez entendu.... Vous êtes délivrée de lui pour jamais.

MADAME DE VALDAUNAIE

Je ne le crains plus.

BARBERIN

Que vous me rendez heureux, en parlant ainsi... Dès à présent, plus d'inquiétude, plus de terreur.

900

MADAME DE VALDAUNAIE

Vous ne vous battez pas... pour qui pourrais-je trembler ?

BARBERIN

Vous n'avez donc plus aucune peur de lui ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Non... À défaut de pitié, il a de l'honneur. On peut se fier à sa parole.

BARBERIN

Sans doute... Et je suis enchanté de vous voir cette confiance... Cependant je ne sais... Quand j'y réfléchis, je trouve quelque chose d'étrange dans sa conduite.

905

MADAME DE VALDAUNAIE *(se levant)*

Nous avons donc changé de rôle... Je vous dis que je suis tranquille, et c'est vous qui vous forgez des inquiétudes chimériques. Je ne veux pas que vous vous occupiez de cet homme.

(À part.)

BARBERIN

Vous ai-je jamais désobéi ? En attendant, j'aurai l'oeil sur lui.

910

MADAME DE VALDAUNAIE

Maintenant il faut vous rendre votre liberté.

BARBERIN

Je ne la demande pas... On est si bien en prison.

MADAME DE VALDAUNAIE

Il est temps de nous séparer... Horace, vous m'aimez, n'est-ce pas ?

BARBERIN

Si je vous aime !

MADAME DE VALDAUNAIE

Oh ! Dites-le-moi... Autrefois je refusais de vous écouter ; aujourd'hui
j'ai besoin de vous entendre... Dites-moi que votre attachement est à ⁹¹⁵
l'abri des coups de la destinée ; que rien ne pourra me l'enlever, ni
l'absence, ni la mort... que si jamais vous venez à me perdre, mon sou-
venir du moins vivra dans votre coeur... que, quoi qu'il arrive, vous
n'aurez jamais pour moi, ni haine, ni mépris, ni indifférence... mais que ⁹²⁰
vous m'aimerez toujours... Dites-moi : Toujours.

BARBERIN

Toute la vie... Comme votre main tremble !... Vous pâlissez.

MADAME DE VALDAUNAIE

Les émotions de cette journée m'ont épuisée.

BARBERIN

Vous avez besoin de repos, et je n'y songeais pas. Pardonnez-moi : le bonheur rend égoïste. Demain, je vous retrouverai plus calme qu'aujourd'hui ; mais aussi aimante, n'est-il pas vrai, chère Valérie ? Jamais votre voix ne m'a paru si attendrie ; jamais vous ne m'avez regardé ainsi. 925

MADAME DE VALDAUNAIE

J'ai quelque chose à vous demander.... Cette bague que vous portez toujours, depuis longtemps je la désire, donnez-la-moi. 930

BARBERIN *(lui donnant la bague)*

Mon âme avec elle.

MADAME DE VALDAUNAIE

Elle ne me quittera jamais... Maintenant, partez ; il le faut, Horace... Adieu, adieu.

(Il sort par la petite porte à droite.)

BARBERIN

Adieu !... À demain, ma Valérie, à demain.

SCÈNE XII

(Elle s'élance vers la porte par où est sorti Barberin.)

MADAME DE VALDAUNAIE (*seule*)

Demain !... Tu n'as donc pas compris ? Quand je t'ai dit adieu, tu n'as pas deviné que c'était un adieu éternel... ne plus te voir... jamais !... Toi, le meilleur, le plus loyal des hommes ; toi, pour qui je donnerais ma vie.... et quel sera le prix de mon sacrifice ?... L'oubli, le mépris peut-être. Non, c'est impossible... Je ne puis le quitter ainsi... Je veux tout lui dire... Que je meure ; mais qu'il ne me méprise pas... Horace !...

935

940

SCÈNE XIII

Madame de Valdaunaie ; Guerland, entrant par la porte du fond.

GUERLAND

Il ne vous entend pas.

MADAME DE VALDAUNAIE

Lui !

GUERLAND

Je vous fais peur, Madame ?

MADAME DE VALDAUNAIE (*à demi-voix*)

Horreur !

945

GUERLAND

Je regrette de faire succéder à une scène sans doute fort touchante, une explication d'une autre nature... Votre volonté a été accomplie, Madame, pour vous obéir, j'ai fait une chose nouvelle dans ma vie ; j'ai adressé des excuses à un autre homme, à un homme que je hais, que j'ai

droit de haïr. Au lieu de lui demander sa vie, mon épée s'est abaissée devant la sienne. Vous savez le prix que j'ai mis à cette humiliation; je viens le réclamer. J'ai tenu ma promesse, tiendrez-vous la vôtre ? ⁹⁵⁰

MADAME DE VALDAUNAIE

Oui, Monsieur.

GUERLAND

Ainsi, vous lui avez dit adieu ; et vous ne le reverrez jamais.

MADAME DE VALDAUNAIE

Jamais.

955

GUERLAND

Cette nuit, vous partirez pour Lyon ?

MADAME DE VALDAUNAIE

Je partirai.

GUERLAND

Et là, aussitôt que les formalités auront été remplies, vous m'épouserez.

MADAME DE VALDAUNAIE

Je vous épouserai.

GUERLAND

Vous comprenez bien la gravité de vos paroles, Madame... Ceci n'est point une vaine promesse, que quelque ruse de femme puisse démentir, ⁹⁶⁰

c'est un engagement irrévocable... Dans une heure votre départ... avant un mois notre mariage.

MADAME DE VALDAUNAIE

Je suis prête pour l'un comme pour l'autre.

GUERLAND

Lorsque vous êtes venue, ce soir, me demander la vie de cet homme, vous étiez moins calme... Je dois sans doute me féliciter de cette résignation soudaine.

965

MADAME DE VALDAUNAIE

Votre triomphe aurait besoin de mes larmes, n'est-ce pas ?... Je n'en ai plus... Il est un moment où le désespoir cesse de se débattre, et j'en suis là. Prenez-moi donc telle que vous m'avez faite.

970

GUERLAND

Oui... Je vous ai rendue malheureuse, Valérie ; mais ce que vous m'avez fait souffrir, vous ne m'en parlez pas... Les femmes, en vérité, ont de merveilleux privilèges... Se jouer d'un coeur dévoué, elles appellent cela caprice innocent, pardonnable coquetterie. Madame, c'est avant de frapper qu'il faut songer à sa faiblesse.

975

MADAME DE VALDAUNAIE

Vous ai-je demandé grâce ?... Pour être heureux il vous faut ma vie à torturer, prenez-la, je suis à votre merci.

GUERLAND

Heureux !... Mon avenir perdu, ma carrière fermée, mon âme absorbée tout entière par un sentiment plein d'amertume et de déception ; pour

but une vengeance désespérée, pour existence le métier d'espion et de
 spadassin, est-ce là ce que vous appelez le bonheur ? Si vous pouviez
 comprendre le mal que vous m'avez fait, votre haine peut-être serait
 désarmée comme l'est la mienne, lorsque je contemple la souffrance
 empreinte sur vos traits... Cette pâleur, c'est mon ouvrage ; cette ex-
 pression de tristesse, de désespoir, c'est moi, c'est mon amour...

980

985

MADAME DE VALDAUNAIE

Je me suis soumise à votre persécution, épargnez-moi du moins votre
 pitié.

GUERLAND

Vous me devinez, Valérie... Vous savez bien que ce n'est pas la pitié qui
 m'attendrit ainsi... Près de vous, je suis faible comme un enfant ; tout en
 rougissant de ma lâcheté, à chaque parole je sens renaître en moi
 l'esclave d'autrefois... et alors j'abjure mes serments d'être pour vous ce
 que vous avez été pour moi... j'oublie tout, excepté cet amour que rien
 n'a pu détruire... Valérie, ce combat si cruel pour tous deux doit-il donc
 durer toujours ?

990

MADAME DE VALDAUNAIE

Écoutez-moi, Monsieur, et ne vous méprenez pas sur le sens de mon
 consentement... Je ne suis pas un coeur faible qui cède à un amour per-
 sévérant ; je suis une pauvre femme qui choisit entre deux malheurs. Je
 vous épouse pour racheter la vie d'un homme que j'aime... que j'aime,
 entendez-vous ? Et que vous tueriez sans cela, car vous savez tuer. Je
 remplirai ma promesse, je porterai votre nom, et votre honneur peut se
 fier au mien : mais là s'arrêtera le sacrifice. Je peux vendre ma destinée
 qui m'appartient, mais non mon coeur qui est à un autre. Votre volonté
 est de fer, je le sais : vous verrez que la mienne n'est pas moins in-
 flexible.

995

1000

GUERLAND

Eh bien ! J'accepte ce pacte. Oui, vous avez raison : la fatalité qui nous a rapprochés pour nous frapper l'un par l'autre, ne saurait accorder une heureuse issue à un si long supplice. Pourquoi chercher une illusion impossible ?... Mon amour vous effraierait toujours, et moi je ne croirais pas au vôtre. Subissons donc notre destinée... Cette existence sera étrange, horrible ; mais vous la partagerez, et si je suis malheureux, je serai sur du moins que vous ne riez pas de moi une seconde fois auprès d'un rival heureux... Et maintenant, Madame, la voiture vous attend.

SCÈNE XIV

Madame de Valdaunaie, Guerland, Barberin.

BARBERIN

Arrêtez.

MADAME DE VALDAUNAIE

Horace !

BARBERIN

Ne craignez rien, Madame, vous êtes sous ma protection ; malheur à qui l'oublierait !

MADAME DE VALDAUNAIE

Je me meurs !

BARBERIN

Un mot, Guerland... Je vous ai trompé à Paris ; vous venez de prendre votre revanche. Il est temps que la partie se décide en faveur de l'un de nous, car elle devient ridicule pour tous deux. 1020

MADAME DE VALDAUNAIE

Au nom du ciel !

BARBERIN

Pensez-vous que j'aie été dupe de la comédie que vous êtes venu jouer ici ? Vous vouliez m'éloigner, afin d'exercer ensuite sur une femme sans défense le despotisme de terreur que vous avez usurpé, mais qui va finir. 1025

MADAME DE VALDAUNAIE

Horace, pas un mot de plus... Monsieur, rappelez-vous...

GUERLAND

Mon cher Barberin, permettez-moi de vous le dire, vous faites ici de la chevalerie hors de propos ; à chaque instant, c'est un nouvel appel à votre épée... Elle est fort redoutable, assurément ; mais avant de l'offrir, ne devriez-vous pas attendre qu'on eût réclamé son appui ? 1030

BARBERIN

J'use de mon droit.

(Madame de Valdaunaie se place entre eux.)

GUERLAND

Ce n'est ni vous ni moi qui pouvons juger de la légitimité de votre intervention ; mais une personne que vous oubliez de consulter... Madame accepte-t-elle votre protection ?... Vous nomme-t-elle son défenseur ?... En un mot, vous autorise-t-elle à vous placer ainsi entre elle et moi ?

1035

BARBERIN

Valérie...

GUERLAND

Vous m'avez souvent rappelé le respect qu'on doit aux femmes. À votre tour, ne l'oubliez pas... pour se prononcer entre nous, madame doit être libre.

BARBERIN (*à Madame de Valdaunaie*)

Vous l'entendez ?... De grâce, un seul mot.

1040

(Madame de Valdaunaie, après avoir longtemps regardé Barberin, s'avance vers Guerland.)

GUERLAND

Oui, parlez, Madame ; nous attendons votre arrêt.

BARBERIN

Valérie !

GUERLAND

Arrière, Monsieur... Vous l'avez dit, le choix d'une femme est sacré.

BARBERIN

C'est lui... et moi, pour prix de mon amour, je me vois trompé, trahi.

MADAME DE VALDAUNAIE

Horace !

1045

GUERLAND

Je vous attends, Madame.

(À Barberin.)

(À Guerland.)

MADAME DE VALDAUNAIE *(à Guerland)*

Un moment, Monsieur... Horace, je vous ai trompé, mais je ne vous ai pas trahi. Il est des destinées contre lesquelles se brisent les volontés les plus fortes, les espérances les plus chères. Laissez-moi subir la mienne sans essayer de la partager. Je le sens, elle vous serait fatale, car je porte avec moi le malheur... Je veux que vous viviez, voilà mon seul crime... Pour sauver votre vie, il fallait faire deux parts de la mienne ; ne vous plaignez pas de celle que je vous donne... et maintenant... maintenant... adieu, pour toujours... Monsieur, emmenez votre femme.

1050

BARBERIN

Sa femme ?... Lui, c'est impossible... Songez vous à Darneville ?

1055

GUERLAND

Monsieur...

MADAME DE VALDAUNAIE

Grand Dieu !

BARBERIN

Ah ! Maintenant je sais tout... Ce Darneville que vous avez cru votre rival...

GUERLAND

Parlez...

1060

(Il montre la lettre à Guerland.)

BARBERIN

Cette lettre de Borel m'a tout appris.

MADAME DE VALDAUNAIE

N'achevez pas, au nom de ma mère.

BARBERIN

Votre mère ! Croyez-vous qu'elle voudra acheter au prix de l'honneur de sa fille, l'oubli d'une faute expiée par vingt ans d'une vie irréprochable ?

1065

GUERLAND

Quel mystère !

BARBERIN *(donnant la lettre à Guerland)*

Lisez.

MADAME DE VALDAUNAIE

Ma mère, pardonnez-moi... Ce secret auquel je sacrifiais mon bonheur, ce n'est pas moi qui l'ai révélé.

GUERLAND *(les yeux sur la lettre)*

Son frère !

1070

MADAME DE VALDAUNAIE

Je vous en conjure... Que la mémoire de ma mère soit sacrée pour vous, comme elle l'a été pour moi.

GUERLAND

Son frère !

BARBERIN *(à Valérie)*

Eh bien ! Direz-vous encore : Je suis la femme de cet homme ?

(À Guerland.)

(Musique.)

MADAME DE VALDAUNAIE *(à Barberin)*

Je dirai, comme je l'ai déjà dit : Je t'aime, je ne veux pas que tu meures...¹⁰⁷⁵
Monsieur, la soeur de celui que vous avez tué vous offre sa main.